



**HAL**  
open science

## Se coiffer et se maquiller à la préadolescence. Enquête en Alsace-Lorraine

Virginie Vinel

► **To cite this version:**

Virginie Vinel. Se coiffer et se maquiller à la préadolescence. Enquête en Alsace-Lorraine. Jacquemin M., Bonnet D., Deprez C., Pilon M., Pison G. Être fille ou garçon. Regards croisés sur l'enfance et le genre, Paris,, Editions INED, pp. 245-257, 2017. halshs-03455843

**HAL Id: halshs-03455843**

**<https://shs.hal.science/halshs-03455843v1>**

Submitted on 29 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Se coiffer et se maquiller à la préadolescence. Enquête en Alsace-Lorraine

Virginie Vinel

Version auteur

In Jacquemin M., Bonnet D., Deprez C., Pilon M., Pison G., *Etre fille ou garçon. Regards croisés sur l'enfance et le genre*, Paris, Editions INED, 2017, pp. 245-257.

## Introduction

Les transformations des phases calendaires de la jeunesse (Galland, 2001, 2008 ; Singly, 2006), les pratiques culturelles et sportives dans leur dimension genrée (Octobre, 2004 ; Pasquier, 2005 ; Glevarec, 2009 ; Mennesson et Neyrand, 2010 ; Mennesson *et al.*, 2012), les risques pris ou encourus (Le Breton, 2002), l'attrait pour les nouvelles technologies (Lachance, 2012) sont autant d'objets d'étude explorés par la sociologie de l'adolescence. L'anthropologie, quant à elle, développe depuis longtemps déjà un intérêt pour les parures en tant que marqueurs de statuts sociaux et de passages d'âges (Van Gennep, 1981 (1919)). Au croisement de ces deux champs disciplinaires, il est alors démontré, depuis les années 1980, que les vêtements et les accessoires font sens pour les adolescents européens afin de produire une culture commune et des frontières entre eux et le monde adulte (James, 1986 ; Cipriani-Crauste et Fize, 2005 ; Court, 2010). Le passage entre l'enfance et l'adolescence, cet entre-deux nommé par certains – mais pas par tous – la préadolescence (Delalande, 2014 ; Diasio et Vinel, 2014), est observé comme un âge de reproduction des clivages de genre (Courteille, 2001 ; Bloustien, 2004 ; Moulin, 2005 ; Monot, 2009), même si peu de travaux étudient le phénomène chez les garçons (La Cecla, 2002 ; Mardon, 2010a et b).

Ce chapitre s'intéresse donc au rôle de la parure dans le passage entre enfance et adolescence avec pour perspective l'analyse des processus de constructions intersectionnelles de frontières de genre, d'âge, de catégorie sociale du point de vue microsocial (Thorne, 1993 ; West et Fenstermaker, 1995 ; Goffman, 2002). On observera, d'une part, comment les enfants considérés en tant qu'acteurs sociaux producteurs de sens (Sirota, 2006 ; Qvortrup *et al.*, 2011) définissent et s'approprient des éléments de parures – la coiffure et le maquillage – dans leur trajectoire d'avancée en âge ; d'autre part, comment par ces parures, l'environnement adulte assigne les grands enfants à une étiquette qui articule genre et âge. Il

s'agit donc tout autant de comprendre l'enjeu de la parure dans les formes du grandir, que d'appréhender sa mobilisation par les enfants et par les adultes dans le classement social.

Parmi les multiples micropassages qui opèrent progressivement entre enfance et adolescence (Diasio, 2014), la coiffure et le maquillage sont apparus, dans notre enquête<sup>1</sup>, comme des éléments de parure décisifs dans la conjonction du genre et de l'âge, et à certains égards, de la catégorisation sociale. La coiffure a ainsi fait l'objet de longues démonstrations de la part des garçons rencontrés, confirmant qu'elle demeure une parure fortement genrée : ce sera l'objet de la première partie de ce chapitre. Elle est aussi un mode de distinction sociale entre garçons, comme nous l'observerons ensuite. Le maquillage reste, quant à lui, une source importante de controverses entre les filles et l'environnement adulte, et de jugements sur les filles dans un contexte d'alertes sur l'hypersexualisation féminine (Bailey, 2011 ; Jouanno, 2012), comme nous le démontrerons dans les deux dernières parties.

Ces résultats procèdent d'une enquête ethnographique conduite en Alsace et en Lorraine auprès de 48 enfants (24 filles et 24 garçons) âgés de 9 à 14 ans, recrutés par la méthode du proche en proche dans des milieux socioéconomiques et des zones d'habitat diversifiés<sup>2</sup>. Des entretiens qualitatifs approfondis avec les enfants, leurs parents, parfois leurs frères et sœurs, voire d'autres membres de leur famille (cousine, grands-parents) ont été réalisés, ainsi que des observations dans la famille et sur les lieux de vie (dans la rue, devant les établissements scolaires, sur des lieux de loisirs). Dix enfants ont été revus pour des entretiens et des observations réguliers entre 2010 et 2013<sup>3</sup>.

## **I. La coiffure comme technique du grandir**

La coiffure apparaît comme une technique corporelle et esthétique cruciale pour les garçons et pour les filles entre 9 et 14 ans. Elle est tout d'abord considérée par les enfants rencontrés comme un marqueur du grandir : ainsi Maxime (12 ans) et Diva (11 ans) parlent

---

<sup>1</sup> Programme de recherche CorAge, financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR), dirigé par Nicoletta Diasio (laboratoire Cultures et sociétés en Europe, université de Strasbourg), en partenariat avec le Laboratoire lorrain des sciences sociales (université de Lorraine) et l'université Ca'Foscari de Venise. L'ethnographie des familles et des enfants a été réalisée par Nicoletta Diasio, Marie-Pierre Julien, Simona Tersigni, Benoît Dejaiffe, Pauline Michel, Louis Mathiot, Estelle Reinert, Niloofar Chariat, Siar Mukyen et moi-même.

<sup>2</sup> Résidant en zones rurales, urbaines, périurbaines et dans des petites villes postindustrielles, en appartement du secteur privé, du secteur social ou en maison individuelle, les parents des enfants rencontrés ont des professions variées : concierge, serveurs, ouvriers, techniciens, secrétaires, comptables, restaurateurs, enseignants-tes, infirmiers et infirmières, aides-soignantes, assistantes maternelles, fleuriste, mécaniciens, journaliste, intermittent du spectacle, ingénieurs, vendeurs, employés du secteur public ou privé, en activité ou au chômage, et femmes au foyer. La population de l'étude ne comprend pas de familles très précarisées résidant dans des squats ou des bidonvilles, ni de familles de catégories socioéconomiques très élevées, résidant dans les quartiers les plus prisés des grandes villes.

<sup>3</sup> Une charte éthique, élaborée sur le modèle proposée par Priscilla Alderson (2004), a été signée par chaque enquêteur et enquêtrice afin de garantir une approche respectueuse des enfants. Des réunions ont été organisées pour soumettre les problèmes de l'enquête et en trouver des solutions. Cette confrontation régulière des observations des enquêteurs et des enquêtrices permet aussi de travailler sur la distanciation nécessaire à tout travail ethnographique, tant l'implication sur le terrain renvoie aux normes que les chercheurs peuvent développer, par leur genre, leur âge, leurs valeurs, leur catégorie sociale.

spontanément de leur coiffure lorsque l'enquêteur leur demande ce qui a changé récemment dans leurs façons de s'occuper d'eux : « Avant par exemple quand j'me coiffais j'faisais vite fait mais [maintenant] je mets au moins 5 minutes dans la salle de bains. Enfin j'mets plus de temps dans la salle de bains à m'coiffer. » (Diva) Si pour quelques garçons, prendre soin de sa coiffure est une pratique qui semble remonter au plus jeune âge – la mère de Mathieu (9 ans et demi) souligne que son fils a « toujours » été préoccupé par sa coiffure –, la majorité affiche plutôt un « avant » et un « après » à partir duquel leur attention s'est accrue. Et si ce passage n'est pas toujours facile à déterminer, il apparaît la constante est qu'après l'âge de 10 ans apparaît comme un tournant car, tous les enfants après cet âge possèdent une panoplie de techniques de coiffure qu'ils explicitent longuement, particulièrement les garçons.

Johan (12 ans) explique ainsi qu'il utilise deux peignes (un blanc et un brun) et une brosse afin de lisser ses cheveux et « bien enlever les gros nœuds » : « Voilà, donc je coiffe. Ensuite je prends ça qui est un peu plus lisse. Voilà, et qui est plus pointu. Et ensuite je prends le plus fin. Parce que ça t'aère beaucoup plus les cheveux que les deux autres. » Ewen, 10 ans lors d'une première rencontre, possède déjà deux techniques de coiffure, l'une héritée de son frère aîné, et qu'il considère comme plus facile à réaliser quotidiennement, l'autre de son père : « Mon père lui c'est en pétard<sup>4</sup>. Il le fait en pétard alors quand j'étais petit, je faisais tout le temps en pétard, mais après mon frère il avait la coupe là [il montre], puis j'ai voulu essayer et j'aimais bien. » Un an plus tard, il confirme l'acquisition d'une technique très incorporée : « Je prends du gel et hop je le mets. Là j'en mets et je mets là et après je peux partir. C'est une habitude. Mais avant, je mettais du temps pour la faire... Mais avant, j'arrivais pas, j'avais pas encore la technique. » Les propos d'Ewen témoignent d'une certaine réflexivité sur le fait, d'une part, que les techniques du corps sont transmises par plusieurs personnes de sa parenté, et d'autre part, que leur acquisition est progressive et relative à son avancée en âge.

Les longues descriptions qu'en font les garçons pendant les entretiens montrent l'importance de cette parure pour eux. Les filles, quant à elles, prêtent également attention à leur coiffure, mais décrivent moins leur technique que le résultat : les cheveux doivent être « longs » « naturels » et « lisses ». En effet, toutes les filles rencontrées souhaitent avoir les cheveux jusqu'au milieu du dos, voire plus longs, et pour certaines – surtout à partir du collège – une frange. Elles mettent peu d'ornementation, éventuellement un élastique, « un chouchou » pour faire une queue-de-cheval, ou une pince. Les couettes et les nattes sont délaissées après 10 ans

---

<sup>4</sup> C'est-à-dire composée des petites pointes éparées sur le crâne, et coupé court sur les côtés. Certains garçons arborent des formes dessinées par les cheveux sur les côtés.

car elles sont connotées comme étant enfantines, alors que certaines filles de 9 ans en portent encore. Les filles définissent leur coiffure comme « naturelle », quel que soit leur milieu social – ce que les parents confirment. Mais cet effet naturel est travaillé, comme Beatrix Le Wita (1988) l'avait observé parmi les femmes de la bourgeoisie parisienne, car il nécessite des techniques de coiffure maîtrisées. Pourtant, les filles développent moins de discours sur leurs cheveux que les garçons, sans doute parce que le maquillage et le vernis à ongles génèrent davantage de discussions avec les parents, entre copines et avec les enquêteurs ; la naturalisation de cette technique esthétique conduit également à réduire les paroles.

Les garçons comme les filles adaptent leurs techniques de coiffure aux situations. Ainsi, les enfants affirment ne pas pouvoir se rendre à l'école « ébouriffés » ou « plein de nœuds dans les cheveux ». Florian (11 ans et demi), par exemple, ne se coiffe que pour aller à l'école : « Et puis le matin, quand il y a pas d'école, je ne me coiffe pas, non. Je ne me lave pas la tête. Juste pour l'école. » La coiffure est donc un enjeu dans des espaces (l'école, le collège) où ils se trouvent sous le regard évaluateur de leurs pairs et des adultes, où leur « face », pour reprendre la théorie de Goffman (1973), est en jeu. Les enfants utilisent également la coiffure pour distinguer des temporalités quotidiennes et exceptionnelles. Daddy (10 ans) explique que sa coiffure pour l'école diffère de celle « pour les fêtes » : au quotidien, il se coiffe en se mouillant les cheveux – la technique de Florian aussi – et « pour les mariages » il met du gel car « cela fait plus foncé ». Pour Romane (14 ans) : « Ça dépend des fois, quand j'ai sport je sais que je ne mets pas longtemps : je fais une queue et je laisse la mèche ; et quand c'est une journée normale, je ne m'attache pas les cheveux. [...] je me lisse les cheveux ; ça, ça prend plus de temps [...] ça met 30 minutes pour bien que ce soit lissé. En fait, quand je me les lisse c'est vraiment pour un cas spécial. »

Pendant leurs loisirs, en vacances et en week-ends, lorsqu'ils se promènent dans des espaces d'interconnaissance – les rues du village ou les jardins pour les enfants vivant en milieu rural, au centre de loisirs ou dans les rues du quartier pour ceux habitant en ville –, les cheveux ne sont pas aussi bien soignés que dans les espaces scolaires ou les temps de fête. L'adaptation des coiffures et des techniques à la temporalité et à la situation témoigne d'une maîtrise déjà bien ancrée de cette pratique corporelle esthétique et de l'agentivité des enfants comme Marie-Pierre Julien (2014) l'a également montré pour les vêtements.

La coiffure est donc une parure partagée par les filles et les garçons, une technique esthétique qui s'acquiert progressivement, qui prend de l'importance après 10 ans et que les enfants apprennent à adapter à la situation.

## II. La longueur des cheveux comme distinction de genre et de classe

Si la coiffure est une pratique esthétique autant masculine que féminine, la forme, la coupe et la longueur des cheveux sont normées du point de vue du genre, mais aussi de l'appartenance sociale. Ainsi les cheveux longs, en dessous des épaules, sont réservés aux filles ; et peu d'entre elles se permettent de porter des cheveux courts, pour éviter de passer pour un garçon : « Ben déjà, pour les filles, je trouve que c'est pas très mignon les cheveux vraiment très très courts. Je sais pas si t'as déjà vu la coupe à la garçon quoi. » (Lisa, 11 ans et demi) Même les coupes au carré ne sont pas appréciées par les filles à cet âge. Ainsi Chloé (12 ans), que sa grand-mère a incité à faire couper ses cheveux « pour essayer », attend avec impatience qu'ils repoussent : « Moi j'aime pas en carré plongeant et je veux retrouver mes cheveux longs [...] J'aime mieux les cheveux longs comme j'avais avant. [...] »

Certains garçons, quant à eux, portent les cheveux longs jusqu'à la nuque avec une frange, mais cette longueur est contrôlée. Les cheveux des garçons ne peuvent être ni trop longs, ni trop courts, selon le point de vue des enfants : « Alors (rires) déjà j'aime pas ceux qui ont les cheveux tout courts tout courts tout courts tout courts. Ça fait moche. Très très moche. [...] les garçons qui ont quasiment plus aucuns cheveux, tu vois ? Donc je préfère, je dirais pas les garçons avec les cheveux longs, mais... les garçons avec des cheveux, oui on va dire assez longs, mais... pas jusqu'aux épaules non plus quoi. » (Lisa) La longueur des cheveux masculins est donc une affaire de juste mesure évaluée par les pairs, comme en attestent les propos de Lisa, mais aussi objet de discussions et de négociations avec les parents. Ainsi, la mère de Johan (12 ans) souligne que les cheveux de son fils poussent vite et qu'il faut « beaucoup de persuasion pour les couper », surtout la mèche de devant.

Malgré l'augmentation de la longueur de cheveux des garçons, les cheveux longs sont encore pensés comme un attribut de la féminité, et les courts de la masculinité. Les enfants qui transgressent cette norme sont rappelés à l'ordre du genre : tels sont les cas de Paul et Léonie, qui résident dans une commune périphérique socialement mixte de Strasbourg, observés de l'âge de 9 ans (en 2010) à 11 ans et demi (en 2013). À 9 ans, Paul a des cheveux longs portés en catogan jusqu'au milieu du dos, et Léonie des cheveux courts et bouclés. À plusieurs reprises, ils sont questionnés sur leur genre par des enfants de l'école primaire : « Tu es un garçon ou t'es une fille ? » Plusieurs adultes (une enseignante remplaçante, une psychologue, le maire lors d'une visite) ont pris Paul pour une fille ou lui ont fait remarquer qu'il ressemblait à une fille. Dans leur quotidien avec leurs copains de l'école, du centre de loisirs et du quartier, une fois la longueur de leurs cheveux acceptée et leur genre identifié, ils ne

subissent plus de remarques. Revue à plusieurs reprises, Léonie s'est laissé repousser les cheveux et a attendu près de deux ans pour obtenir une longueur correcte (en dessous des épaules), appréciée d'elle-même et de ses nouvelles copines de 6<sup>e</sup>. Paul, quant à lui, conserve son catogan, les cheveux à hauteur des épaules – car sa mère a insisté pour qu'ils soient coupés un peu plus courts –, toujours attachés. Depuis son entrée en 6<sup>e</sup>, dans un collège d'un quartier populaire, Paul a reçu des insultes sur son éventuelle orientation sexuelle : « T'es une tapette ou quoi ?! » Mais il ne renonce pas à cette coiffure que son père porte aussi. Il n'en fait pas, pour autant, une identification de genre ou d'orientation sexuelle, et explique que lorsqu'on le traite de fille : « Ça ne me dérange pas. [...] Je leur dis juste que je suis un garçon, s'ils ne comprennent, pas : tant pis ! » Sa coiffure s'avère davantage un mode de distinction par rapport à ses camarades, d'individualisation et d'identification à son père.

Si le cas de Paul est exceptionnel, il révèle que le type de coupe de cheveux est, pour les garçons comme pour les filles, un moyen de se distinguer du point de vue du genre, de s'individualiser et d'élaborer des catégorisations parfois difficiles à déceler pour les adultes. Ainsi, Johan (12 ans), qui porte une coupe à frange, se moque de l'un des garçons de son collège dont la frange trop longue fait trop chic : « C'est le mec, si tu veux, bien chicos et tout, alors la coupe à la Justin Bieber<sup>5</sup>, le petit costard comme ça, les chaussures en pointe. » Les critères de longueur pour les garçons sont ainsi à la fois clairs dans la distinction de genre, mais ténus entre eux, car un centimètre peut faire la différence entre ceux qui en font « trop » et les garçons qui ont « une belle coupe ». Romane (14 ans) affirme aussi sa distinction et son individualité lorsque l'enquêteur lui demande si elle se fait la même coupe que ses copines : « Non ! Elles sont toutes bien lissées alors que moi je suis bouclée déjà ; je suis une des seules filles à avoir les cheveux bouclés ; et je reste naturelle. »

Les observations révèlent aussi que la coupe reflète les frontières entre catégories sociales. Ainsi, les cheveux souples et longs jusqu'à la nuque avec une frange sont portés plutôt par les garçons des catégories sociales, économiques et culturelles, supérieures, élèves des collèges des centres-villes, voire des établissements privés, alors que les cheveux très courts sur le côté avec une petite crête sur la tête ou en « pétard » sont plutôt des coupes arborées par les catégories sociales moyennes inférieures, dans les petites villes, les quartiers populaires et les écoles des zones périphériques. Ces coupes sont notamment influencées par celles des footballeurs professionnels, et ont changé au cours de l'enquête, en se sophistiquant.

Les observations, tant en milieu rural qu'urbain, montrent aussi que certains garçons arborent des coupes relativement courtes et neutres socialement. Les frontières entre les catégories

---

<sup>5</sup> Justin Bieber, un jeune chanteur très populaire, portait une coupe longue en 2010, particulièrement sa mèche de devant.

sociales s'avèrent également poreuses, surtout au sein de la large palette de la classe moyenne, et les parures dépendent des aspirations des parents. Ainsi, Tom, 13 ans, et son frère, 11 ans, qui vivent en zone rurale meusienne et dont les parents infirmiers sont attentifs à la mode, portent des cheveux longs jusqu'à la nuque ; alors que Mathieu, 11 ans, de catégorie sociale proche (mère infirmière, père animateur) et résidant dans une petite ville vosgienne, porte une coupe courte souvent « en pétard » influencée par celle des footballeurs.

Si la coupe de cheveux est une parure qui distingue garçons et filles, elle participe aussi d'une classification sociale dans un même genre. Bien que fortement normée, elle est également une technique d'individualisation.

### **III. Le maquillage : entrer dans la féminité progressivement**

Le vernis à ongles et le maquillage sont un enjeu important de classement intersectionnel d'âge et de genre par les enfants et les adultes. Notre enquête dévoile, d'une part, combien leur utilisation est progressive, passant de l'expérimentation au sein de l'espace domestique, sous forme de jeux dès le plus jeune âge, pour entrer dans l'espace public (Diasio et Vinel, 2015) ; elle montre, d'autre part, que les usages du maquillage sont soumis à des contrôles importants des parents et des pairs quel que soit le milieu social.

Ainsi, Mariame (11 ans et demi, en logement social d'un quartier périphérique d'une grande ville, parents au chômage), comme Chloé (12 ans, petite ville, mère infirmière, père animateur) répondent toutes les deux qu'elles n'ont pas le droit de se maquiller. Mais Chloé et Lisa (11 ans et demi, mère secrétaire juridique, père employé à la retraite) expliquent qu'il y a des dérogations pour les fêtes ou les vacances : « À part quand c'est peut-être le nouvel an, où maman elle me fait : "oui tu as le droit de te mettre du rouge à lèvres" ou soit quand on était en vacances en Espagne, j'avais mis ma robe de flamenco et ma tata, elle m'avait maquillée avec du mascara (rires). »

Le contrôle parental est particulièrement fort lorsque les filles vont à l'école tant ces parures sont considérées comme des marqueurs d'un âge et d'une féminité plus avancés. Les premières expressions du maquillage à l'école sont les vernis à ongles, mais les filles ont intégré les codes des couleurs dont elles doivent se contenter : des « couleurs claires » « pas trop féminines » « qui ne flashent pas ». Sont ainsi prohibés le rouge vif ou le noir. Les commerces disposent de palettes très variées de couleurs, des plus claires (rose, bleu, vert, violet clair, avec ou sans paillettes) aux plus foncées ou « flashy » (jaune, orange, rouge, violet foncé, noir) que les filles s'approprient peu à peu avec l'avancée en âge.



Cette progression des autorisations à porter du vernis ou à se maquiller diffère selon les familles : en CM2, Clara (10 ans, résidant dans un quartier périphérique, mixte socialement, de Strasbourg) a commencé à mettre du vernis à ongles bleu clair avec sa maman pendant les week-ends et les vacances. Et parfois, il n'est pas enlevé pour se rendre à l'école. En 6<sup>e</sup>, à 11 ans, sa mère (femme au foyer, époux enseignant) l'autorise à porter du vernis bleu ou à paillettes, mais « pas du rouge », alors que sa copine, Léonie (11 ans, résidant dans le même quartier, parents enseignants), n'a pas le droit d'en porter. Dans d'autres familles, de même catégorie sociale, tout maquillage et vernis est interdit.

Cependant, après 13 ans, toutes les filles rencontrées sont autorisées à porter du vernis et à se maquiller quand elles vont à l'école : mascara, crayon et, pour certaines, fond de teint, fard à paupières et rouge à lèvres (clair). Certains attributs sont encore soit interdits, soit évités car « ils font trop » : « Elle [ma mère] me laisse juste mettre du mascara et maintenant je peux mettre du crayon [...] Mais le eyeliner, c'est un peu trop encore ! » (Sophie, 13 ans, mère serveuse, père au chômage, centre d'une grande ville) « Surtout fin 5<sup>e</sup> et pendant les vacances, là j'ai commencé à me maquiller et après c'est venu tout seul. Maquiller un peu [...] c'est moche quand tu as plein de fond de teint ; tu n'es pas toi-même en fait. » (Romane, 14 ans, mère aide-soignante, père ouvrier, village lorrain)

Plus que la catégorie sociale ou le quartier d'habitation, les pratiques de maquillage des mères ou des aînées (sœurs, parfois cousines ou jeunes tantes) influent sur les âges auxquels les cadettes accèdent au maquillage. Ce qui est considéré comme « pas trop voyant » par une famille peut être qualifié de « trop voyant » par d'autres. Les filles ne sont pas toujours d'accord avec les jugements maternels, mais évaluent, elles aussi, la bonne mesure à adopter selon leur âge. Ces contrôles parentaux et ces autocontrôles ont été analysés par Aurélia Mardon (2010a) dans la région parisienne en termes de classes sociales ; mais notre enquête en Lorraine et en Alsace ne retrouve pas de clivages aussi tranchés entre des pratiques populaires valorisant la précocité féminine et des pratiques de familles aisées la freinant. Les codes observés se jouent davantage sur des éléments ténus tels que les nuances des couleurs, la présence ou non de fond de teint ou d'eyeliner. Ces différences entre les deux études peuvent être liées, soit aux zones géographiques, les enfants en province pouvant être moins soumis à la pression des modes, soit aux zones d'habitat, les clivages de classe sociale étant moins marqués dans notre population, soit encore à des questions d'âge, les jeunes interviewés par Aurélia Mardon étant plus âgés que ceux que nous avons observés.

Toutefois, comme les Franciliennes, les filles de Lorraine et d'Alsace sont amenées, sous le regard des adultes, à construire des savoir-faire et savoir-être pour adapter leur parure à leur

âge et à la situation. Celles qui transgressent ces limites subissent des jugements disqualifiants.

#### IV. Transgressions d'âges : « les filles qui se la pètent »

Les corps des filles sont sans cesse évalués par les adultes et les enfants : le degré de maturité physique, les vêtements, la coiffure, les chaussures, les techniques corporelles (marche, balancement de la tête) sont placés sous un regard évaluateur qui qualifie certaines filles de « normales » et en disqualifie d'autres par l'expression « Elles se la pètent ». « Elles se la pètent. Elles sont zehma<sup>6</sup> comme ça [en imitant la démarche de filles en talons] : Clac, clac, clac. [...] elles s'achètent des talons hauts, comme ça ! [Se la péter] c'est de venir et de dire [avec une voix féminine exagérée] : “T'as vu mon nouveau pull ? Il est trop beau !” Et elles se la pètent, elles marchent en ligne droite [elle baisse la voix] comme ça en roulant du cul. » (Diva, 11 ans, village du Haut-Rhin, parents ouvriers). Le prénom d'une jeune fille revient régulièrement dans les entretiens comme une figure repoussoir : « Y en a une... on l'aime pas, bon elle s'appelle Léa. Elle, elle a tout, en fait, les seins, tout. Alors elle, elle se la pète un peu, ça veut dire qu'elle met des talons aiguilles tout ça. Faut qu'elle se croie la plus grande. » (Chloé)

Ces figures féminines disqualifiées présentent des caractéristiques récurrentes : elles sont plus grandes en taille que la moyenne des autres filles et plus avancées dans la puberté, arborant de la poitrine et des hanches plus prononcées. Elles portent des talons, que certaines qualifient d'« aiguilles » – avant de se rétracter : « j'exagère ». Elles sont considérées comme trop maquillées et trop attentives à leur apparence. Leur redoublement en fait des figures enviées car plus âgées, tout en étant porteuses d'un stigmat scolaire. Un entretien simultané avec une mère et un fils révèle toutes les caractéristiques de cette figure féminine :

Mère : C'est sûr, Karine elle tranche. Elle est un peu. Déjà elle fait...  
physiquement, elle fait...

Johan : Elle est plus grande que la plupart.

Mère : ... 5 ou 10 ans de plus quoi. Écoute, déjà y a deux ans elle était... ma taille hein. Elle a ma taille [1,70 m].

---

<sup>6</sup> Zehma : expression d'argot arabe pour dire « comme si ».

Enquêtrice : Mais elle a redoublé, non ?

Johan : Elle a 14 ans [en 5<sup>e</sup>].

Mère : Elle a un an de plus, mais en plus elle fait vraiment grande quoi. Après, elle se maquille, elle se... Non, mais bon, moi ça m'a frappé, parce qu'à la sortie du collège, y a des gamines, elles sont déjà, enfin qui sont, c'est dingue, avec déjà... tous les accessoires qu'il faut en 5<sup>e</sup>. Même en 6<sup>e</sup>.

Johan : Sac à main...

Mère : T'as l'impression vraiment qu'elles brûlent des étapes, quoi. Bon, je suis un peu vieux jeu.

Johan : Voilà. On va dire ça.

Mère : Mais bon, l'enfance c'est quand même un truc, c'est un truc qu'il faut, je sais pas, garder le plus longtemps possible. »

(Johan, 12 ans, sa mère, 52 ans, journaliste, centre d'une grande ville, père entrepreneur).

Dans cet extrait de dialogue, la mère stigmatise la transgression des frontières de l'enfance que cette jeune fille, par sa taille, ses formes, ses accessoires, son maquillage opère à ses yeux. Johan confirme les propos de sa mère tout en s'en démarquant, en acceptant davantage les attributs de féminité que la jeune fille arbore. Dans l'enquête, les jugements des adultes se sont avérés généralement plus sévères que ceux des enfants, mais des appréciations explicites en terme de distinction de classe sociale ne sont pas apparues.

Du côté des filles plus petites en taille, plus jeunes et pas encore pubères, l'expression « elles se la pètent » permet de se démarquer de celles plus mûres qui ont accès à des attributs féminins d'un âge plus avancé, en les stigmatisant sur leur trop grande féminité. Certaines filles préfèrent d'ailleurs se définir comme plus proches des garçons par leurs parures et leurs affinités – même si les observations montrent qu'elles portent des attributs féminins – plutôt que d'être assimilées à ces filles qui « n'arrêtent pas de se maquiller dans la classe » ou qui « portent des talons hauts ». Les garçons, quant à eux, en soulignant des attributs féminins trop tôt affichés de certaines, renforcent la frontière avec « ces filles qui prennent trop de temps à se pomponner » et, en cela, accentuent leur propre identification masculine. Les parents, de leur côté, distinguent les filles qui respectent les frontières de l'enfance de celles – jamais les leurs – qui les transgressent à leurs yeux et s'aventurent sur des pratiques de femmes, les soupçonnant de sexualisation précoce.

À l'inverse, la stigmatisation des garçons pour leur trop grande masculinisation, ou sexualisation précoce, n'apparaît dans aucun discours. Les filles les critiquent pour leur « mental », parce qu'ils « deviennent cons » ou qu'ils « jouent à la guerre » dans la cour ; eux-mêmes se jangent sur leur classe sociale. Mais un stigmate qui combinerait âge et attributs masculins ne transparait pas dans les entretiens : autrement dit, un garçon n'est jamais stigmatisé parce qu'il « fait trop homme ». Cette asymétrie des jugements selon le sexe participe de la reproduction de la hiérarchie du genre qui assigne aux femmes un plus fort contrôle social (Guillaumin, 1992). Le stigmate est particulièrement rude pour ces jeunes filles qui transgressent, par leur puberté et l'acquisition d'éléments de parure d'un âge légèrement plus avancé, les normes conjuguées de l'âge et du genre.

## **Conclusion**

La coiffure est l'une des techniques esthétiques partagées par les garçons et les filles qui participent – par un soin de soi et de son apparence plus marqué – du phénomène de l'avancée en âge. Elle dénote un savoir-faire des enfants qui s'apprend progressivement. Leur agentivité se dévoile dans leur capacité à adapter leur coiffure aux situations scolaires, quotidiennes, de loisirs ou festives. La reproduction des frontières de genre transparait dans cette parure, qui demeure, malgré l'allongement des cheveux des garçons, nettement genrée ; elle est également une modalité de classement social. Mais c'est surtout le maquillage qui s'avère être un enjeu crucial pour les filles dont le corps est évalué par l'ensemble de l'environnement, des adultes comme des enfants. En effet, alors que toutes les filles rencontrées acquièrent progressivement le droit de porter du vernis à ongles et de se maquiller en dehors de l'espace domestique après 13 ans, la transgression des frontières d'âges stigmatise durement certaines filles plus grandes, pubères plus tôt et arborant des parures jugées comme trop féminines et appartenant à un âge plus avancé.

## **Bibliographie**

ALDERSON P., 2004, "Ethics", in D. Fraser *et al.* (ed.), *Doing Research with Children and Young People*, London, Sage, p. 97-112.

BAILEY R., 2011, *Letting Children be Children. Report of an Independent Review of the Commercialisation and Sexualisation of Childhood*, Presented for Parliament, juin,

[https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment\\_data/file/175418/Bailey\\_Review.pdf](https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/175418/Bailey_Review.pdf)

- BLOUSTIEN G., 2004, *Girl Making. A Cross-cultural Ethnography on the Processes of Growing up Female*, Oxford/New York, Berghahn Books.
- CIPRIANI-CRAUSTE M., FIZE M., 2005, *Le bonheur d'être adolescent suivi de quelques considérations sur la première jeunesse et la nouvelle enfance*, Paris, Érès.
- COURT M., 2010, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute.
- COURTEILLE M., 2001, « Comment naissent les jeunes filles ? Changer de corps et être soi à l'adolescence », *Dialogue*, 3(153), p. 11-20.
- DELALANDE J., 2014, « Devenir préadolescent et entrer au collège », *Revue des sciences sociales*, 51, p. 112-119.
- DIASIO N., 2014, « Repenser la construction des âges : sortie de l'enfance et temporalités plurielles », *Revue des sciences sociales*, 51, p. 16-25.
- DIASIO N., VINEL V., 2014, « La préadolescence, un nouvel âge de la vie ? » *Revue des sciences sociales*, 51, p. 8-13.
- DIASIO N., VINEL V., 2015, « La salle de bain : reconfiguration des rapports aux autres et à soi à l'aube de l'adolescence » *Revue internationale de l'éducation familiale*, 37, p. 39-61.
- GALLAND O., 2001, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin.
- GALLAND O., 2008, « Une nouvelle adolescence », *Revue française de sociologie*, 49(4), p. 819-826.
- GLEVAREC H., 2009, *La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, La Documentation française.
- GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2 : *Les relations en public*, Paris, Les Éditions de minuit.
- GOFFMAN E., 2002, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- GUILLAUMIN C., 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté femmes.
- JAMES A., 1986, "Learning to belong: The boundaries of adolescence", in A. P. Cohen (ed.), *Symbolising Boundaries: Identities and Diversity in British Cultures*, Manchester, Manchester University Press, p. 155-170.
- JOUANNO C., 2012, *Contre l'hypersexualisation. Un nouveau combat pour l'égalité*, rapport parlementaire, mars [http://www.social-sante.gouv.fr/IMG/pdf/rapport\\_hypersexualisation2012.pdf](http://www.social-sante.gouv.fr/IMG/pdf/rapport_hypersexualisation2012.pdf)
- JULIEN M.-P., 2014, « Choisir ses vêtements et questionner l'incorporation des habitus », *Revue des sciences sociales*, 51, p. 134-143.
- LACHANCE J., 2012, *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LE BRETON D. (dir.), 2002, *L'adolescence à risque*, Paris, Éditions Autrement.
- LA CECLA F., 2002, *Ce qui fait un homme*, Paris, Liana Levi.

- LE WITA B., 1988, *Ni vue, ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, Éditions de la MSH.
- MARDON A., 2010a, « Sociabilités et travail de l'apparence au collège », *Ethnologie française*, 40(1), p. 39-48.
- MARDON A., 2010b, « Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège », *Cahiers du genre*, 49, p. 133-154.
- MENNESSON C., NEYRAND G., 2010, « La socialisation des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives », in S. Octobre (dir.), *Enfance & culture. Transmission, appropriation, représentation*, Paris, ministère de la Culture, département des études de la prospective et des statistiques (DEPS), p. 147-166.
- MENNESSON C., VISENTIN S., CLEMENT J.-P., 2012, « L'incorporation du genre en gymnastique rythmique », *Ethnologie française*, 42(3), p. 591-600.
- MONOT C., 2009, *Petites filles d'aujourd'hui. L'apprentissage de la féminité*, Paris, Éditions Autrement.
- MOULIN C., 2005, *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Rennes, Pur.
- OCTOBRE S., 2004, *Les loisirs culturels des 6-14 ans*, Paris, La Documentation française.
- PASQUIER D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Éditions Autrement.
- QVORTRUP J., CORSARO W. A., HONIG M.-S., 2011, "Why social studies of childhood? An introduction to the handbook", in J. QVORTRUP, W. A. CORSARO et M.-S. HONIG, *The Palgrave Handbook of Childhood Studies*, Basingtoke, Palgrave Macmillan, p. 1-18.
- SINGLY F. de (dir.), 2006, *Les adonaissants*, Paris, Armand Colin.
- SIROTA R., 2006, « Pour une sociologie de l'enfance », in R. Sirota (dir.), *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, Pur, p. 13-34.
- THORNE B., 1993, *Gender Play. Girls and Boys in School*, Buckingham, Open University Press.
- VAN GENNEP A., 1981 (1919), *Les rites de passage*, Paris, Picard.
- WEST C., FENSTERMAKER S., 1995, "Doing difference", *Gender & Society*, 9(1), p. 8-37.